

Edward Burtynsky
Eau et pétrole
Edward Burtynsky
Oil & Water

John K. Grande

Numéro 86, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grande, J. K. (2010). Edward Burtynsky : eau et pétrole / Edward Burtynsky: Oil & Water. *Ciel variable*, (86), 96–98.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Edward Burtynsky

Eau et pétrole

PAR JOHN K. GRANDE

Edward Burtynsky, fondateur et président de Toronto Image Works, laboratoire de photographie numérique et centre de formation technologique de premier plan, a capté des images emblématiques de l’intervention humaine sur le paysage, dans des œuvres dont l’ampleur et l’échelle mettent en évidence la façon dont ces activités et les superpositions entre nature et culture affectent un lieu. Citons notamment *China, Quarries (Carrières)* et *Oil* parmi ses derniers ouvrages. Burtynsky a un œil pour le sublime, hérité de photographes et de peintres comme Carleton Watkins et Caspar David Friedrich, mais le sujet de ses photographies est d’une importance cruciale pour notre ère mondialisée.

JOHN K. GRANDE : *Edward, parlez-nous de ce qui vous a amené à documenter l’enfoncement de la plate-forme Deepwater Horizon dans le golfe du Mexique.*
EDWARD BURTYSKY : Si vous regardez mon parcours, vous verrez que je me suis rarement occupé des désastres écologiques. Ce n’est pas mon propos. Pour moi, les désastres surviennent quand on a fait des abus. Une mine ou une nappe de pétrole, ce sont d’abord des paysages intentionnels. Je travaille actuellement sur une remise en question de notre usage de l’eau. Mon travail sur le pétrole a été publié l’an dernier sous forme de livre chez Steidl. L’eau et le pétrole s’unissent maintenant pour me conduire au golfe du Mexique, vers cet événement qui représente un instant visuel dans le déroulement de notre histoire. Deepwater Horizon témoigne de notre avidité en matière de pétrole. En fait, l’unique motif de notre entretien d’aujourd’hui, c’est l’eau. L’eau est au cœur de tout, y compris de notre existence, et le pétrole lui doit son origine – cette ancienne vie marine ramenée à la surface 150 millions d’années plus tard – si bien qu’on assiste à l’expression trop longtemps retenue de cette énergie accumulée, qui se répand maintenant dans le Golfe.

JKG : *Comment en êtes-vous venu à considérer la question du pétrole?*
EB : Je photographiais un dérivé de l’énergie pétrolière : l’exploitation des mines et des carrières. La taille des machines d’extraction est telle que leur fonctionnement exige de grandes quantités d’énergie provenant du pétrole et du gaz. Ces industries gigantesques s’activent à l’arrière-plan pour alimenter notre mode de vie. Ce que j’appelle « ma révélation sur le pétrole » est survenue en 1997. En photographiant ces mines, j’ai pris conscience que tout – la masse d’activités indispensables à notre économie, étant donné la taille de la population mondiale et son accroissement rapide – repose sur notre capacité à démultiplier notre empreinte écologique à l’aide du pétrole,

du charbon, du gaz naturel, des hydrocarbures qui contribuent massivement à cette croissance sans précédent. Je photographiais les mines pour que ces sites qui demeurent en marge de notre conscience soient amenés au grand jour. Je n’avais aucune notion des sources de cette énergie ou de son apparence, du type de paysage d’où elle est extraite, ni même des processus impliqués par son raffinage. Je voulais également établir, visuellement, une narration sur les conséquences de cette énergie – les mégalofoles, le transport, etc. Tout cela n’existe que par la magie de ce liquide noir.

JKG : *Lorsque vous avez photographié la fuite de pétrole dans le golfe du Mexique, vous êtes-vous heurté à des restrictions?*
EB : Tous les pilotes survolant les lieux doivent respecter une ligne indiquée par leur GPS, et qui change constamment : on peut voler à n’importe quelle hauteur, mais dès qu’on atteint cette zone, la consigne est de voler à trois mille pieds. Pourquoi trois mille pieds, on ne le sait pas vraiment, mais il faut reconnaître qu’à cette altitude, il devient difficile de distinguer ce qui se passe, les détails sont absorbés par la distance. On voit surtout les reflets de la nappe de surface. Le pétrole brut proprement dit a des nuances rougeâtres. Par endroits les deux se mélangent. Le pétrole ne vient à la surface que si la mer est très calme, alors que le clapot fait descendre le pétrole et l’obscurcit. En regardant bien, on remarque que le pont des bateaux naviguant là est désert, car les hydrocarbures en évaporation rendent l’air très toxique. Sans masque, sur un pont ouvert, les marins seraient terrassés par les toxines. L’utilisation des dispersants en profondeur a produit des amas sous-marins de gouttelettes de pétrole, qui diminuent l’oxygène de l’eau. Les poissons nageant dans ces zones reçoivent moins d’oxygène et le pétrole s’accumule dans leurs branchies.

JKG : *Si le forage en mer subit des restrictions, les gisements de l’Alberta vont sans doute connaître une exploitation intensive.*
EB : Cela pourrait surtout accélérer le déclin du pic pétrolier. Il est clair que les réserves facilement accessibles ont maintenant disparu. Cet accident est intéressant, car il est révélateur de notre tendance à désirer toujours plus, ce qui nous pousse à nous aventurer dans des zones à risque. Je note d’ailleurs que je suis revenu de ma première visite dans le golfe du Mexique avec plus de questions que de réponses. Il y avait beaucoup de mystère autour de la quantité de pétrole qui se répandait et de l’étendue des dégâts. BP récupère actuellement quinze mille barils de pétrole par jour, donc la fuite ne pouvait pas être de cinq mille par jour au départ, comme elle le prétendait. Des tonnes de pétrole continuent à se répandre. BP doit verser une amende calculée au nombre de barils répandus, alors elle a intérêt à minimiser les chiffres autant que possible.
JKG : *Comment contrôler les effets de cette économie mondiale en mode accéléré? Peut-on maîtriser le rythme de production et de con-*

sommation? Les systèmes économiques s’effondrent à cause du volume croissant des importations, entraînant la faillite des usines. Qui peut gérer la situation? Que peut-on faire?
EB : Je pense que personne n’a la maîtrise de la situation. Nous avons fabriqué un modèle nommé capitalisme. Un autre modèle du passé fut nommé communisme. Celui-ci était censé être plus équitable, l’autre étant axé sur le gain personnel. Le modèle équitable a échoué à cause de la corruption, d’une distribution injuste et d’un manque de motivation individuelle. L’animal humain a besoin d’incitatifs : privé de motivation, il perd son élan.

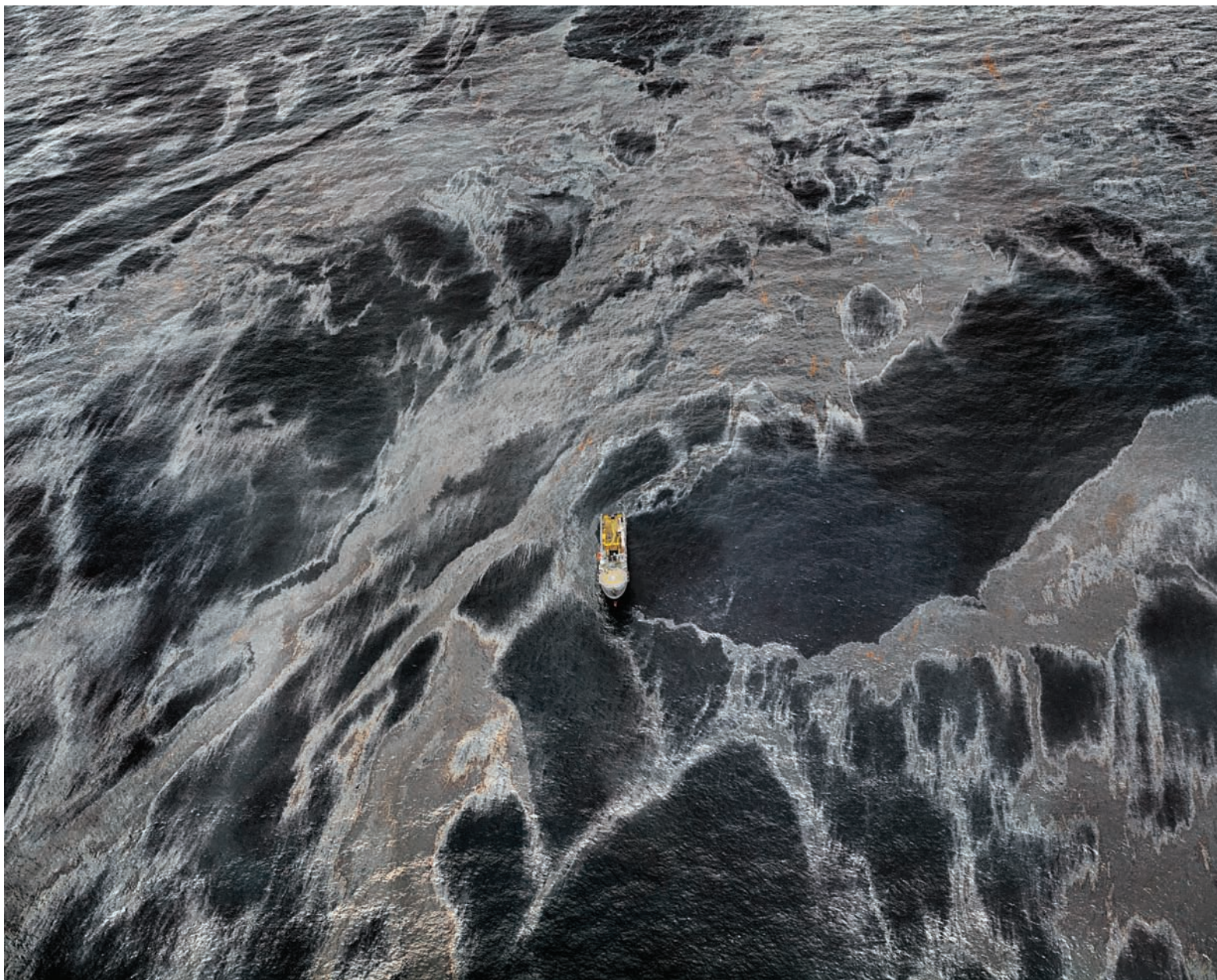
[...] la consigne est de voler à trois mille pieds [...] à cette altitude, il devient difficile de distinguer ce qui se passe, les détails sont absorbés par la distance. On voit surtout les reflets de la nappe de surface.

JKG : *Quelle est la motivation de l’art à notre époque? Je crois vraiment que la conception de l’art selon les romantiques était une construction. Je trouve que vos photos ont la même théâtralité, avec l’ampleur et la majesté que lui confère la Nature. Le tableau du peintre romantique Caspar David Friedrich intitulé The Sea of Ice (1823-1824), qui représente un navire perdu au milieu des glaces, en combinant des éléments proches et lointains, me fait penser à vos photos, d’une certaine façon.*
EB : On se sent insignifiant par rapport aux forces de la Nature. Nous avons un petit rôle dans un vaste théâtre. Je crois que Friedrich m’a inspiré!

JGK : *Il me semble que votre travail photographique joue un rôle important en nous apportant une perspective sur ce que nous faisons à la planète Terre, dans la mesure où la qualité visuelle et plastique de votre art correspond à ce que les humains préfèrent. Nous sommes continuellement en train d’absorber des images, par la publicité, les écrans sur lesquels nous travaillons et nos environnements quotidiens.*
EB : Nous sommes tellement bombardés d’images, mais nous ne les approfondissons pas... Lorsqu’on pense aux images diffusées dans le domaine public qui ont eu de l’impact – une vidéo montrant Rodney King passé à tabac par les policiers, et qui a déclenché les émeutes de Los Angeles, ou encore les photos prises à Abou Ghraib –, on remarque que leur mauvaise qualité ne les a pas empêchées d’avoir une influence notable, alors que personne ne regarde les incroyables photos de James Nachtwey sur la guerre – on se demande comment nous en sommes arrivés là.
Nous sommes ce que nous mangeons. Beaucoup d’entre nous passent plusieurs heures par jour à conduire une voiture

pour aller au travail et en revenir, ou à regarder des écrans : ces outils que nous utilisons influencent largement nos schémas de comportement. Les gens sont moins conscients de ce qui les entoure et du fonctionnement de notre planète. Une connaissance de l’organisation du monde, associée à une conscience de notre rapport physique et spirituel à la nature, pourrait bien être exactement ce dont nous avons besoin pour sauver notre civilisation, ainsi qu’un sens de nos limites – reconnaître que tout n’est pas indistinctement à notre portée.
On entend souvent trois types de discours erronés sur la question. Le premier, sur notre rapport avec la Terre, dit que tout va bien, que le capitalisme est parfait et que nos ressources sont infinies. Les grandes compagnies pétrolières et les multinationales ont tout intérêt à véhiculer ce discours selon lequel « tout va bien » dans le monde, maintenez vos activités... et continuez à consommer. Les scénarios publicitaires conspirant à nous faire croire que si nous pouvions simplement acquérir ceci ou cela, le monde se porterait bien et nous serions heureux. On dépense beaucoup d’argent pour nous convaincre de nos besoins – imaginez par exemple une campagne de plusieurs milliards de dollars pour nous persuader d’acheter des chaussures ! La deuxième théorie prétend que la science réussira à tout arranger. Juste avant de sombrer, nous serons repêchés in extremis et sauvés par la science – c’est un scénario que j’appelle « La science, super-héros ». La troisième version de l’histoire, plus sombre et apocalyptique, veut que nous soyons tous condamnés à disparaître et qu’il n’y a aucun espoir. Personnellement, je continue d’espérer que notre entreprise humaine possède fondamentalement la lucidité et l’instinct de survie nécessaires pour évoluer vers une situation viable, si seulement on en développe la volonté.
Si on examine ce qui s’est passé jusqu’ici, il est frappant de constater que la plupart des grandes tragédies n’arrivent pas soudainement, elles s’installent lentement. Une variété d’arbre s’éteint, une espèce animale ne trouve plus de quoi assurer son régime alimentaire, alors elles disparaissent. Certes, les humains sont d’une grande ingéniosité, mais nous avons besoin d’une conscience de nos limites qui respecte la limite.
Traduit par Emmanuelle Bouet

John K. Grande est l’auteur de *Balance: Art and Nature* (Black Rose Books, 1994), de *Art Nature Dialogues: Interviews with Environmental Artists* (State University of New York Press, 2007) et de *Dialogues in Diversity: Art from Marginal to Mainstream* (Pari Publishing, Italie, 2008). Ses derniers ouvrages comprennent *The Landscape Changes* (Project/Gaspereau Press, 2009) et *Natura Humana: les installations de Bob Verschueen* (Éditions Mardaga / Façons de voir, 2010).



Edward Burtynsky, *Oil Spill#1*, REM Forza, Gulf of Mexico, May 11, 2010, épreuve chromogénique/chromogenic color print, 122 x 152 cm, permission de/courtesy of Nicholas Metivier (Toronto) and Art45 (Montreal)

Edward Burtynsky

Oil & Water

BY JOHN K. GRANDE

Edward Burtynsky, the founder and president of Toronto Image Works, a landmark digital photography lab and technical education facility, has captured iconic images of human intervention in the landscape in works of a scope and scale that evidence how the activities and the layerings of nature and culture change a place. His recent books include *China*, *Quarries*, and *Oil*. Burtynsky has an eye for the sublime inherited from photographers and painters such as Carleton Watkins and Caspar David Friedrich, but the issues that his photographs address are salient for our globalized age.

JOHN K. GRANDE: Edward, can you tell me what drew you to the Deepwater Horizon event in the Gulf of Mexico?

EDWARD BURTYNSKY: If you look at the arc of my work, I have rarely, if ever, chased a disaster. I don't. To me, if they are disasters they are slow burns. Whether it is a mine or an oil patch, it is an intentional landscape. I am presently working on an idea that addresses our use of water. Steidl published my oil project last year in book form. Oil and water conspired to bring me to this intersection – a visual moment in the arc of history – at the Gulf of Mexico. Deepwater Horizon speaks of the over-reach of oil. In fact, water is the only reason that I am sitting here talking to you. Water is at the core of everything, including our life, and oil must be attributed to water – that ancient sea life brought back 450 million years later – so there is a delayed expression of the containment of energy from that era, now expressing itself out into the Gulf of Mexico.

JKG: What first drew you to the subject of oil?

EB: I was photographing an extension of the energy of oil – the mining and quarry companies. As the extraction machines are big, the scale that they are operating at uses the power of oil and gas in great quantities. These are huge industries functioning in the background to support the lives that we lead. What I refer to as my “oil epiphany” occurred to me in 1997.

As I was going out to photograph these mines, I realized that everything – what exists underneath all of this economic froth, and with the size of our population and the speed of its growth – was due to the fact that we are able to extend our energy footprint using oil, coal, and natural gas, hydrocarbons that are huge contributors to this unprecedented growth. I was photographing mines, to bring these sites



that exist on the edges to our consciousness into public view. I didn't have any idea of the sources of that energy, what it looks like, what the landscapes that the stuff comes from are like, even what the processes going into the refineries are. And also to put a visual narrative around the consequences of this energy – megacities, transport, all that. It is all there only for the grace of this black liquid.

JKG: When you took photographs of the Gulf of Mexico oil spill, were you restricted in any way?

EB: There is a general rule that the pilots know on their GPS. It is a line that moves all the time. You can fly at any height, but when you get to this boundary zone you have to fly at three thousand feet. No one is sure exactly why three thousand feet, but we all recognize that once you get to that height, it is hard to see what is going on. You are at a diminishing viewpoint at which it is hard to get any serious detail. What one mostly sees is the surface sheen. The actual crude itself has reddishness to it. Sometimes they mix together. The oil comes to the surface only on extremely calm days. Choppy waves push it down and obscure it. If you look closely, the decks of the ships are empty of people because the air is very toxic with evaporating hydrocarbons. On an open deck, with no mask, they would be overcome by the toxins. Hitting the oil with dispersants down deep has resulted in underwater plumes that are depleting the underwater oxygen. The fish that swim into it will receive less oxygen and accumulate oil in their gills.

JKG: The Alberta oil fields will probably go into hyper-drive if offshore drilling is restricted.

EB: What it may do is hasten the onset of peak oil. Obviously, the easily accessible inventory is now gone. The interesting thing about this particular accident is that it classically points out our tendency to over-reach. As we over-reach, we venture into places where there can be unexpected consequences. The thing that was interesting about the Gulf of Mexico from the first time I went was that I came back with more questions than answers. There

was a lot of secrecy about how much oil was coming out and about the damage. They are now collecting about fifteen thousand barrels of oil a day, so it cannot be five thousand barrels a day – as they originally claimed. Tons of oil are still coming out. BP must pay a given amount per barrel spilt as a penalty, so it is in BP's best interest to keep the numbers as low as possible.

If you look closely, the decks of the ships are empty of people because the air is very toxic with evaporating hydrocarbons. On an open deck, with no mask, they would be overcome by the toxins.

JKG: How do we control the effects of this global economy in hyper-drive? Can we control the speed of production and consumption? Economies collapse due to the speed and volume of importing, with a consequent collapse of factories. Who is in control? What do we do?

EB: I don't think anybody is in control. We have released a model that is called capitalism. Another model from the past was called communism. One was to be more equitable and the other was about personal gain. The equitable one lost due to corruption, unfair distribution, and a lack of incentive. We are creatures who function best when we have an incentive, and if we remove the incentive then we lose our drive.

JKG: What is the impetus for art in our times? I do believe that the Romantic idea of art was truly a construct. I find that your photos have that theatricality to them, with the scope and scale of nature's imprint. Caspar David Friedrich's Romantic painting *The Sea of Ice* (1823–24) with its ship lost in the ice, with its near and distant forms, somehow reminds me of your photos.

EB: We feel diminished when we see the force of nature. We are a small agency in a grand theatre. I believe I took a lesson from Friedrich!

JKG: I think that your photography performs a great role as it brings a perspective to what we are doing to the planet Earth, as the visual quality and surface that your art represents is what humans prefer. We are continuously read-

ing visuals in advertising, on the screens we use, and in the environments that we live in.

EB: We are so bombarded with visuals, yet we are not going that deep ... When you think of the images that have entered the public domain that have had the greatest impact – an incriminating video of Rodney King and the police that battered him that incited riots in Los Angeles would be one good example, or if you look at Abu Ghraib images, they were badly photographed and yet they were influential, but nobody looked at James Nachtwey's fantastic images of war – you say, “How can this be?”

What we eat we are. The fact so many of us drive cars several hours to and from work, look at screens – our behaviour patterns are extremely influenced by the tools we use. People are less aware of what surrounds them and how our planet functions. The physics of the world and an awareness of our interconnectedness to nature both physically and spiritually may be exactly what could save our civilization.

And a sense of the limits, the limits of what we can do. There are three pervasive misconceptions out there. One, about our relationship with Earth, says everything is fine, capitalism is fine, and we have infinite resources. Big oil, big corporations have an interest in the narrative that “all is well” in the world, just carry on ... and keep consuming. Advertising narratives conspire to make us believe that if we could just acquire this or that, then all is good with the world and we will be happy people. A lot of money is spent to convince us of our needs – for instance, how about a multi-trillion-dollar campaign designed to convince us to buy shoes! The other grand misconception is that science is going to be there to save the day. Just before we go under we are captured and saved by science – this is what I call the “Superhero Science Story.” A final, more bleak and apocalyptic, misconception is that we are all going to go over the edge and are doomed and there is no hope. I am still quite hopeful that our human enterprise inherently has the self-awareness and survival instinct to evolve as sustainable, if only the will is developed.

When we look at the world, what is amazing is that most often great tragedies don't happen in an instant, they unfold slowly. A type of tree dies out, a species of animal can no longer maintain its diet, so these things vanish. It is true that humans have great ingenuity, but we need a consciousness of the limits within the limit.

—
John K. Grande is author of *Balance: Art and Nature* (Black Rose Books, 1994), *Art Nature Dialogues: Interviews with Environmental Artists* (State University of New York Press, 2007), and *Dialogues in Diversity: Art from Marginal to Mainstream* (Italy: Pari Publishing, 2008). Recent books include *The Landscape Changes* (Propect/Gaspereau Press, 2009) and *Natura Humana*: Bob Verschuene's Installations (Editions Mardaga, 2010).